

JUIN 2022

PAROLES D'ASIE

RECUEIL DE TÉMOIGNAGES

Récits de vie de
séniors originaires
d'Asie du Sud-Est

 Université
Paris Cité



■	Préambule	1
■	Techniques d'enquêtes et remarques	3
■	Portraits d'Asie	4
■	Récits	7
	Cause de départ du pays d'origine	7
	Migration et conditions de l'arrivée en France	9
	Rapport au pays d'arrivée	11
	Construction identitaire et processus d'intégration	13
	Vie professionnelle	15
	Rapport et liens avec le pays d'origine	17
	Famille	19
	Enjeux de genre	20
	Enjeux de classe	22
	Souvenirs de guerre	23
■	Conclusion	26

PRÉAMBULE

Ce livret est le fruit d'une collaboration entre l'Université Paris Cité et l'association BATIK International.

Il a été question de réaliser des entretiens avec différentes personnes issues de l'immigration en provenance de différents pays d'Asie du Sud-Est. Ces temps d'échange ont eu pour objectif de fournir différentes données pour les chercheuses et chercheurs de l'Université Paris Cité. La volonté était de faire apparaître des axes de réflexion sur l'expérience du travail des migrant-es asiatiques et de leurs descendant-es en France et plus largement sur les processus d'immigration depuis les pays d'Asie du Sud-Est. Nous avons échangé avec une vingtaine de personnes, des femmes comme des hommes, certain-es étant directement concerné-es, d'autres étant les enfants de parents ayant immigré. Rassemblés par thématique, les extraits de témoignages de huit de ces personnes ont donc pour intérêt de venir nourrir des réflexions sur différents sujets tels que les processus de migration, d'intégration et de construction identitaire, les rapports et les liens entretenus avec le pays d'origine et les autres membres de la famille, les difficultés et enjeux liés au genre. A la lumière de ces histoires de vie, il nous est apparu certains questionnements que nous avons retranscrits dans la conclusion de ce livret.

Au-delà du travail de recherche, cette démarche constitue également un travail mémoriel au cours duquel BATIK International et l'Université Paris Cité ont eu l'occasion de rencontrer des personnes aux parcours de migration riches. Leurs histoires de vie sont constitutives d'une mémoire collective qu'il est important d'entretenir et de valoriser.

Nous remercions toutes les personnes ayant participé à ces échanges, en particulier pour la confiance qu'elles nous ont accordée.

BATIK International



Créée en 1998, BATIK International est une association de solidarité qui œuvre contre la pauvreté et l'injustice sociale. A travers des projets solidaires réalisés en partenariat avec des organisations locales, en France et à l'international, en particulier au Vietnam et dans les pays de la rive sud de la Méditerranée, l'association permet de renforcer le pouvoir d'agir et de choisir des personnes et communautés en situation de vulnérabilité, de révéler leurs talents, se construire un avenir meilleur et devenir acteurs et actrices de transformation de leur vie.

En France, les projets ciblent majoritairement les personnes issues de l'immigration. Situé dans le 13e arrondissement, BATIK International privilégie depuis 2011 le travail en synergie avec d'autres structures du territoire pour valoriser la mémoire des séniors migrants et promouvoir une meilleure prise en charge des besoins des plus vulnérables d'entre eux.

Université Paris-Cité



Spécialisée dans l'étude des civilisations et des sciences humaines et sociales, en particulier concernant l'Asie Orientale, l'Université Paris-Cité (ex-Diderot) située dans le 13e arrondissement de Paris est partenaire de BATIK International dans cette démarche de recherche-action. Le projet présenté dans ce livret s'inscrit dans le programme de recherche de l'Université Paris-Cité intitulé « Histoire(s), mémoires, représentations du travail asiatique, dans le 13e arrondissement de Paris ».

POINT SUR LA MÉTHODOLOGIE DE PROSPECTION

Concrètement, la phase de prospection a débuté en mars 2021, au moment où un troisième semi-confinement était décrété par le gouvernement, lié à la pandémie de Covid-19. Elle s'est finie 3 mois avant la fin du projet, en avril 2022. Notre première stratégie a été de prospecter auprès d'associations accueillant du public asiatique sénior. Il a alors fallu adapter les modalités de recherche car il était impossible d'aller directement à la rencontre des personnes, en physique. Dans une première phase allant de mars à juillet 2021, la prospection s'est faite par courrier postal et téléphone après avoir identifié un peu plus d'une cinquantaine de structures. Quelques personnes, dirigeant-es d'association et/ou membres d'associations nous ont recontacté-es, la plupart de ces personnes ont à la fois témoigné, et constitué un-e intermédiaire avec de nouveaux volontaires pour participer à notre recherche. Nos réseaux sociaux ont également été mobilisés tout au long de la prospection et ont permis d'intéresser plusieurs personnes qui nous ont contacté-es les jours suivant les publications, souvent issues de la jeune génération et souhaitant témoigner pour leurs parents. Enfin, nos réseaux d'affinités personnels ont été également mobilisés, et restent une modalité de prospection efficace en tant que point de départ pour lancer la recherche et créer un effet "bouche-à-oreille".

REMARQUES SUR LES PERSONNES ENQUÊTÉES

Parmi les personnes interrogées, la plupart n'ont pas de difficultés importantes à entretenir le lien social, puisque ce sont les contacts de contacts, ou qu'elles ont été identifiées car elles sont membres d'associations. Ce sont des personnes relativement à l'aise avec le français. Elles abordent leur parcours de migration sans difficulté et la plupart d'entre elles considèrent avoir bénéficié de « bonnes conditions » de migration, bien que restant par essence un processus souvent difficile à vivre.

PORTRAITS D'ASIE

Les paroles rapportées dans ce recueil ne viennent pas dresser un portrait exhaustif des enjeux et des problématiques liés à la migration. Les personnes interrogées ont avant tout accepté de partager leur histoire, qui reflètent des réalités individuelles. Pour des raisons d'anonymisation, les identités ont été changées.

André SENG

Laotien

André est né en 1957 au nord du Laos dans un environnement familial tourné vers la France. Accompagné de ses parents, de ses cinq frères et sœurs, et de sa future femme alors enceinte de leur premier enfant, André quitte son pays pour fuir la guerre en 1975. Après avoir vécu six mois dans un camp de réfugiés en Thaïlande, André et sa famille ont pris un avion pour Paris où ils obtiennent le statut de réfugié politique. Depuis son arrivée, André a vécu dans différentes villes françaises, porté par ses opportunités professionnelles. Aujourd'hui, il est à la retraite et espère retourner au Laos dès la réouverture des frontières. Il a eu cinq enfants, et est aujourd'hui grand-père de neuf petits-enfants.

Tuan Anh NGUYEN

Vietnamien

Tuan Anh est né le 30 septembre 1969 à Phnom Penh au Cambodge, d'un père vietnamien et d'une mère philippine. Cadet d'une famille de trois enfants, il grandit jusqu'à l'âge de 6 ans au Vietnam et au Cambodge. Son père ayant pressenti l'arrivée des Khmers rouges, ils partent pour la France en 1975, où ils obtiennent des titres de séjour. Ses connaissances en langue française lui permettent de s'intégrer rapidement à la société et de poursuivre des études supérieures. Pendant longtemps, il dit avoir laissé de côté son rapport à son pays, le Vietnam, avant d'avoir un déclic. Aujourd'hui, cela fait 13 ans que Tuan Anh retourne régulièrement en Asie de l'Est, notamment au Vietnam afin de retrouver ses racines.

Akhara HENG

Cambo-vietnamien

Né en 1955 d'une mère vietnamienne et d'un père cambodgien, il est membre d'une fratrie de plusieurs frères et sœurs. Il vit majoritairement au Cambodge et un peu au Vietnam avant son départ. Il est envoyé en France dans le cadre de sa scolarité, et réalise cette dernière à l'internat d'un lycée de banlieue parisienne. Il a construit sa vie en France, mais est retourné au Cambodge à l'occasion d'un voyage lié à son travail. Ce retour au passé a été difficile pour Akhara. Tout au long de leur enfance et jusqu'à maintenant encore, lui et sa femme valorisent la double culture franco-cambodgienne de leurs filles.

Sophie LAM

Cambodgienne

Témoignage raconté par sa fille, Claire

Sophie est née en 1967 dans la province de Battambang située au nord-ouest du Cambodge, dans une famille modeste. Après avoir vécu dans un camp de travail forcé avec sa famille, elle quitte son pays pour rejoindre la Thaïlande, où elle y vivra pendant 3 ans. C'est à l'âge de 16 ans qu'elle arrive en France, accompagnée par sa grand-mère, seules. Leur installation à Paris est difficilement vécue en raison des différences culturelles, de la barrière de la langue et de l'absence de formations professionnelles. Aujourd'hui mère de deux enfants, elle reste très attachée à ses origines et souhaiterait retourner au Cambodge.

Joe PHAM

Vietnamien

Témoignage raconté par son fils, Paul

Joe né en 1916 dans le sud du Vietnam, il arrive à Marseille en 1939, après avoir pris plusieurs bateaux. Il se forme pour devenir maître-nageur et prof de culturisme, puis ouvre une salle de « culture physique et mentale ». Il se marie à une bretonne issue du milieu ouvrier, secrétaire chez SKF. Il ne demande pas la nationalité française car il se sent profondément vietnamien. Toutefois, lors de l'arrivée du nouveau régime après la guerre, qu'il ne considère pas comme légitime, il demande une carte de réfugié en guise de papier d'identité. Il a exprimé le souhait de retourner au Vietnam, mais n'a pas pu le faire de son vivant.

Paul PHAM

Franco-Vietnamien

Paul naît en France en 1958, d'un père vietnamien et d'une mère française. Son père dirigeait une salle de « culture physique et mentale », tandis que sa mère était secrétaire pour SKF. Il grandit en France et décide de suivre des cours de langue à l'INALCO après être allé rendre visite à une partie de sa famille ayant immigré aux États-Unis, dans l'objectif de « redevenir un peu plus vietnamien ». Il est désormais professeur à l'INALCO et bouquiniste. Après le décès de son père, il ramène ses cendres au Vietnam, c'est la première fois qu'il s'y rend.

Minh TRAN

Vietnamien

Minh naît en France en 1945, de parents vietnamiens arrivés en France avant la 2^{de} guerre mondiale. Il vit en France jusqu'à ses 10 ans, puis retourne au Vietnam. Il suit sa scolarité dans un lycée français, avant de revenir en France à 18 ans dans l'objectif de poursuivre ses études, mais aussi, de fuir la situation politique du pays. À son retour en France en 1963, il fait des études d'économie et milite dans des associations vietnamiennes qui s'opposent à la guerre. Il devient enseignant-chercheur à l'Université Paris-Diderot. Aujourd'hui retraité, Minh est pleinement investi au sein d'associations de la communauté asiatique.

Xiu YANG

Vietnamienne d'origine chinoise

Xiu naît au Vietnam en 1954. Elle naît pendant la guerre d'Indochine et grandit pendant la guerre du Vietnam. Elle poursuit ses études jusqu'au baccalauréat puis reprend les activités commerciales de ses parents avec son mari. Ils fuient le pays en 1976. Ayant de la famille à Paris, Xiu et son mari peuvent partir par avion et s'installent dans le 13^e arrondissement. Leurs parents, en revanche, fuient 3 ans plus tard par bateau et se réfugient aux États-Unis. Xiu et son mari enchaînent tous les deux plusieurs travaux ouvriers tout au long de leur vie. Le plus difficile dans leur installation en France, outre les barrières culturelles et les difficultés financières, furent l'isolement et le fait de ne plus vivre en communauté, avec tous les membres de la famille sous le même toit. Ils auront trois enfants et resteront toute leur vie dans le même appartement du 13^e arrondissement, la vie de quartier et son accessibilité leur devenant indispensable.

CAUSE DE DÉPART DU PAYS D'ORIGINE

En 1954, lors de la fin de la guerre d'Indochine et la défaite française, les accords de Genève coupent le pays en deux. Le Nord est laissé aux communistes et un véritable exode a lieu du Nord vers le Sud. Plus d'un million de vietnamien-es fuient vers Saïgon et plus de 30 000 personnes quitteront complètement le Vietnam.

Mais les violences et l'instabilité se poursuivent avec la guerre du Vietnam et, dans les années 1970, près de 128 000 Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens réfugiés quittent la péninsule indochinoise pour la France. Beaucoup d'entre eux la quittent par bateau - ce sont les Boat People -, mais une partie d'entre eux a également la possibilité de fuir dans des conditions moins précaires et, après de longues démarches administratives, parviennent à rejoindre la France par avion. Bien que la guerre et les peurs des violences qui en découlent soient les principaux motifs de ces départs, d'autres éléments viennent motiver la fuite : la pauvreté et le manque de travail, le souhait de poursuivre des études supérieures en France ou encore les discriminations liées aux mariages d'origines mixtes.

« Le motif, c'était pour faire des études universitaires, mais la raison sans doute essentielle, comme toutes les familles bourgeoises, c'était pour échapper à la conscription [...] Donc les familles bourgeoises généralement : lorsque leurs enfants obtenaient leur bac, cherchaient à les envoyer à l'étranger. La raison officielle, c'est pour faire des études mais la raison profonde, c'est pour échapper à la guerre ».

Minh Tran

« Moi je suis arrivé facilement en France, en 1966, avant l'arrivée des Khmers rouges en 1975. Mes parents nous ont envoyés en France alors que la guerre du Vietnam pénétrait au Cambodge. J'ai dix ans à l'époque. La deuxième raison souvent peu évoquée par mes parents c'est qu'ils formaient un couple mixte. Or, le Cambodge et le Vietnam ne s'aimaient pas du tout. On pouvait leur refuser l'accès à certains emplois. »

Akhara Heng

«Après notre diplôme de fin d'études au lycée, on a repris les activités commerciales de nos parents à Hô-Chi-Minh-City. Mais quand les communistes ont envahi Ho-Chi-Minh-City en 1975, on ne se sentait pas en sécurité, et d'ailleurs par la suite beaucoup de nos amis se sont fait arrêter. On a plus eu de nouvelles après. On a alors préparé notre départ. Mon mari avait son oncle à Paris, nous nous sommes mariés pour que je puisse obtenir mon visa et partir avec lui. Nous sommes partis en 1978, à 24 ans.»

Xiu Yang

«À la chute de Vientiane en 1975, tous ceux qui étaient pro-français étaient persécutés, c'était l'exode. Mon grand-père nous prévient « Je ne pense que vous puissiez rester parce qu'après la chute du régime, il y aura les camps de concentration, les emprisonnements, les exécutions ». Et en effet, quelques mois après, des soldats sont venus pour arrêter mon père, qui s'enfuit. Avec ma mère, nous l'avons rejoint dans sa fuite et nous nous sommes retrouvés dans un camp de réfugiés en Thaïlande pendant 5-6 mois, dans des conditions difficiles. »

André Seng

MIGRATION ET CONDITIONS À L'ARRIVÉE EN FRANCE

Aide au logement, à l'emploi, cours de français, octroi rapide du statut de réfugié politique, accession à la nationalité française, tout est fait pour faciliter l'intégration des nouveaux venus dans les années 1960-70. Il faut regarder du côté de la géopolitique et de la politique intérieure pour trouver les raisons de ce traitement beaucoup plus favorable que celui qui sera réservé aux vagues migratoires ultérieures et actuelles. Les "Boat-People" proviennent de pays faisant partie du bloc soviétique, et la droite au pouvoir est résolument anticommuniste. Elle tend donc la main aux réfugié-es qui fuient ces régimes. Tandis que toute la classe politique française commence à prendre conscience sur le tard des violences et des atrocités subies par les Cambodgien·nes, Laotien·nes et Vietnamiens·nes.

Dès leur arrivée, les réfugiés sont pris en charge par des structures d'accueil puis placés dans des foyers dispersés en Ile-de-France. D'autres sont hébergés par des proches ou logés dans des appartements qu'ils possédaient déjà. Dès leur arrivée, ils ont l'autorisation de travailler. Une nouvelle vie commence pour ces personnes. Si pour les enfants, l'adaptation à un nouvel environnement semble facile, il n'en va pas de même pour les adultes pour qui l'adaptation dépendra d'un grand nombre de facteurs socio-économiques et psychologiques.

« On est arrivés en France en 1976 avec l'aide du Secours Catholique, à l'aéroport Charles de Gaulle. Ensuite, on est allé dans des centres de réception « pour recevoir les réfugiés ». On s'est retrouvé dans un foyer à Herblay - on y est resté pendant 15 jours le temps de faire les papiers, les empreintes digitales. Puis on s'est installé à huit dans un petit HLM trouvé par le Secours Catholique, mes parents, mes frères et sœurs et moi. Je me rappelle très bien le premier jour, forcément on n'avait pas beaucoup d'argent, on a fait notre première cuisine sur des réchauds avec quelques marmites déjà usagées, données par le Secours Catholique, c'était la misère, on ne se rend pas compte, tout est nouveau pour nous, on est perdu. »

André Seng

« On a eu l'énorme chance de pouvoir s'expatrier, de fuir, de partir en avion ce qui n'était pas donné aux Boat-People, c'est-à-dire tout ceux qui n'avaient pas d'argent. »

Tuan Anh Nguyen

«À mon retour à Paris en 1963, pour faire mes études mais aussi pour échapper à la circonscription. Je suis arrivé ici, j'ai habité à Paris directement puisque mes parents avaient un logement à Paris dans le 13e arrondissement, près du parc Montsouris. J'ai commencé mes études, c'était en 1969, j'ai fait un DESS de sciences économiques et de droit à l'Université de Paris, à l'époque Panthéon-Assas.»

Minh Tran

«Les enfants, mes frères et sœurs et moi, avons été envoyés au compte-goutte en France dès que nous avons l'âge de rejoindre l'internat. Nos parents, restés au pays pour régler des affaires, nous ont rejoints après et ont pris une maison à 1 km de l'internat.»

Akhara Heng

RAPPORT AU PAYS D'ARRIVÉE

Le rapport au pays d'accueil varie toujours d'une personne à l'autre. Si pour certaines l'intégration culturelle et la construction identitaire se sont bien passées, cela est notamment dû à la possibilité de poursuivre des études, ou au fait d'arriver avec quelques notions de français qui facilitent grandement l'intégration. Pour d'autres, l'impossibilité de poursuivre des études à cause de la barrière de la langue et de ne pas parvenir à tisser des liens avec des personnes hors de la communauté d'origine sont de véritables freins à leur vie sociale.

« Notre famille... Ça a toujours été une famille, pour ne pas le dire, « pro-français ». On est francophone, depuis nos grands-parents. [...] Et l'arrivée en France ça ne m'a pas trop perturbé parce que moi je ne possédais rien au Laos. Quand je suis venu, je n'avais pas de maison, pas de voiture... C'était à mon père, pas à moi. On a eu la chance d'être très jeune et d'assimiler facilement. On est content de voir la Tour Eiffel, de venir à Paris, tout est nouveau. »

André Seng

« Bien qu'aujourd'hui je n'ai plus que la nationalité vietnamienne [il a renoncé à entamer les démarches pour obtenir la nationalité française à ses 18 ans], je me considère complètement intégré à la société française. A mon arrivée, je n'ai aucun problème d'adaptation, d'autant plus que je parlais français. Donc au niveau des formalités, des 'codes', il n'y avait aucun problème. Concernant la vie politique nationale je suis intégré même si je ne vote pas. Il faut dire qu'en France, dès lors que vous travaillez en France vous bénéficiez de l'ensemble de la législation nationale. J'ai tous les droits sociaux, la seule chose que je n'ai pas c'est le droit de vote. »

Minh Tran

« Mes parents étaient de culture française et ils avaient déjà voyagé en France. Pendant leurs études, ils étaient dans des universités françaises où on parlait français. Parce qu'à ce moment-là la culture française est vue et considérée comme une culture importante. D'ailleurs même le prince cambodgien était très ami avec la France à cette époque-là. Alors, dans mes souvenirs, s'installer en France n'a posé au-

-cun problème. Peut-être que les premiers mois étaient plus difficiles, on n'a pas l'habitude du froid, de la neige. Mais quand on a passé ce cap et qu'on a trouvé un espace de liberté, ne pas être sous l'autorité des parents [quand on est enfant] La nostalgie, je n'ai pas de souvenir de ça en fait. Ça m'a permis de passer très vite à autre chose et d'oublier, on entre dans une autre communauté en fait et on oublie l'ancienne. »

Akhara Heng

«Ce qui nous a surtout marqué une fois arrivés en France, c'est l'isolement. Au Vietnam, on avait l'habitude de vivre avec notre famille, dans la même maison. [...] Finalement, on n'est jamais partis de cet appartement ni de ce quartier, alors que nos amis partaient en banlieue ou en province. On s'est habitués à la vie en France et surtout dans le 13e. C'est un quartier petit et surtout accessible, ici, on a toutes nos activités et nos habitudes. »

Xiu Yang

CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET PROCESSUS D'INTÉGRATION

La construction identitaire et le processus d'intégration dans le pays d'arrivée sont facilités par la connaissance de la langue et l'accès à l'éducation. Toutefois, d'autres éléments et facteurs clés peuvent être pris en compte : le fait de connaître des personnes sur place (de la nationalité du pays d'origines, ou de la nationalité du pays d'arrivée qui aident à s'intégrer), de disposer d'un pied-à-terre (logement, connaissances culturelles), ou d'arriver jeune et de grandir dans le pays d'accueil.

« Nous on a eu cette chance d'être très entouré par la langue française, donc on s'est intégré très très rapidement. Je crois que j'ai perdu très rapidement mon accent pour peu que j'en ai un. [...] Ma mère, elle, étant francophone, s'est beaucoup plus vite intégrée par rapport à mon papa. Mon papa a toujours été nostalgique, et il a toujours les «3 Ky», le symbole du drapeau d'avant 75. Il faut savoir que je suis devenu français qu'en 2009. Moi j'avais ma carte de réfugié politique, je l'ai gardé jusqu'en 2009. [...] Une fois que l'on s'est intégré, à la limite on ne se revendique même plus asiatique. On avait comme oublié, on est devenu complètement français, on s'est trop intégré à la limite. »*

*Les "3 ky" font référence à l'ancien drapeau vietnamien, où les trois bandes symbolisent l'Annam, le Tonkin et la Cochinchine.

Tuan Anh Nguyen

« Ma mère n'a pas pu bénéficier d'une formation, parce qu'elle n'a pas appris le français et parce qu'on l'a empêché d'aller à l'école. [...] Elle a manqué son intégration sociale. Et même maintenant, elle est toujours dans la communauté khmère. Son intégration culturelle ne s'est jamais faite en France ».

Sophie Lam, raconté par sa fille, Claire

« J'ai fait toute ma scolarité en France, mais j'ai demandé la nationalité seulement après mon mariage. J'ai attendu aussi longtemps car ce n'était pas si important pour

moi à l'époque, en plus, je ne voulais pas faire mon service militaire. [...] J'ai fini par demander la nationalité française pour deux raisons: avoir un papier reconnu dans le monde entier en fait, et pouvoir voyager. Et aussi parce que j'ai passé toute ma scolarité en France, j'ai été imprégné par la culture française. »

Akhara Heng

« Mon nom de naissance était trop compliqué à prononcer donc je l'ai francisé dans les années 1970 en Seng André pour que ça soit bien plus prononçable, pour tous mes enfants qui sont nés ici en France, et que ça ne soit pas une difficulté dans leurs carrières. [...] Concernant la nationalité française, je l'ai fait car on me l'a conseillé. Le rôle de mon grand-père dans l'armée française a beaucoup aidé. Il a servi la France donc pour ça ses « descendants » ont droit à quelque chose: d'être français. »

André Seng

« En 1969, à mon arrivée en France, je n'ai eu aucun problème d'adaptation, d'autant plus que je parlais français, appris au lycée français au Vietnam. Au niveau des formalités, des codes, il n'y avait aucun problème. Les choses se sont faites à l'envers: c'est lorsque je suis venu en France que j'ai appris à parler, à écrire, à lire le vietnamien, par le biais du militantisme. Alors qu'avant, je parlais seulement le vietnamien domestique pour communiquer à la maison. J'écrivais pas, je lisais très peu. Aujourd'hui, je lis et je publie en vietnamien. »

Minh Tran

VIE PROFESSIONNELLE

« Moi j'ai toujours voulu faire du cinéma dès mes 14 ans, mais dans les familles asiatiques les parents préfèrent toujours qu'on ait un métier sur. Déjà que le cinéma n'est pas considéré comme un vrai métier. Du coup j'ai fait sciences économiques et cinéma. Sciences économiques pour faire plaisir aux parents, et cinéma pour me faire plaisir. Après l'obtention du baccalauréat, j'ai passé un concours pour entrer à l'école de cinéma que j'ai eu. J'ai très vite exercé des petits jobs, en tant qu'animateur et éducateur des jeunes enfants en parallèle de mes études. »

Akhara Heng

« On a commencé à travailler en 1979, six mois après notre arrivée. On ne parlait même pas bien le français mais il fallait payer les traites. J'ai enchaîné plusieurs petits travaux, des ménages, de la couture etc. J'ai travaillé plusieurs années dans un atelier de couture à Paris, et je me suis faite licencier alors que j'étais enceinte. Puis j'ai travaillé pendant 10 ans dans une usine de métaux précieux. À la fermeture de l'usine, je me fais à nouveau licencier [licenciement économique]. »

Xiu Yang

« Elle a toujours fait des métiers très clichés des réfugiés qui arrivent en France. C'est-à-dire coiffeur, ils ont tous fait coiffeur, et de la couture...Je pense que couturier c'est le métier «standard» du réfugié. Elle n'a pas pu bénéficier d'une formation [professionnelle], parce qu'elle n'avait pas appris le français et parce qu'on l'a empêchée d'aller à l'école. Depuis plusieurs années maintenant, elle a trouvé un travail de femme de ménage dans un hôtel du 16ème arrondissement, où elle travaille toujours actuellement. »

Claire Lam à propos de sa mère, Sophie

« Quand j'avais 20 ans, je faisais trois boulots par jour moi. Je travaillais à l'usine, à Peugeot, à Saint-Ouen. C'était la seule boîte qui embauchait dans le temps. Puis, j'ai rencontré un réfugié espagnol qui m'a donné sa passion pour les timbres. Tous les dimanches, il avait un petit stand à côté des Champs-Élysées

pour y vendre ses timbres. Et je l'aidais à les vendre. Et enfin, c'était l'époque des premiers magnétoscopes... Alors j'ai aussi gagné de l'argent en faisant des copies de cassettes de films, de vidéos, que je revendais. J'ai fait ça pendant 3-4 ans, puis j'ai commencé à vendre des nems. Au début, c'était dur [...] mais on a persévéré et ça a fini par fonctionner. Je suis parti à Bordeaux exporter mon commerce de nems, à l'époque, dans le sud de la France, personne ne connaissait les nems.

Je suis toujours curieux de nature, je cherche toujours à comprendre ce que font les autres pour pouvoir faire bouillir leur marmite. [...] Et quand je pars faire les nems à Bordeaux, c'est parce qu'il y avait déjà mon petit frère là-bas qui en faisait. Puis, au bout de plusieurs années, ma mère m'appelle en disant de venir voir dans le Nord de la France, il paraît que la confection ça marche bien... Alors je suis parti voir Roubaix-Tourcoing. Ma mère et mon troisième frère commencent très vite à s'installer avec des machines à coudre, avec le minimum, et commencent à travailler. Et au bout de 1-2 ans, je me suis retrouvé avec 70 ouvriers à mon compte. J'ai travaillé comme ça pendant 12 ans, jusqu'à la fin des années 1990. C'était moi le propriétaire. L'argent rentrait bien. Aujourd'hui, je suis devenu restaurateur et j'aime bien. J'aime bien le côté convivial. »

André Seng

RAPPORT ET LIENS AVEC LE PAYS D'ORIGINE

Beaucoup de personnes ayant immigré restent animées par le désir de retourner dans leur pays d'origine. Si certaines personnes ont eu l'opportunité de revoir leurs familles et amis, d'autres en revanche n'ont jamais remis un pied dans leur pays natal. Enfin, pour la plupart des enfants d'immigré-es nés en Asie de l'Est ou en France, ce retour aux sources répond souvent à un besoin de construction d'identité, exprimé à un moment donné de leur vie.

« Quand il est arrivé en France, mon père s'est un peu fermé. Lui il a voulu que l'on se recentre sur nos valeurs, il ne voulait pas qu'on oublie nos valeurs alors que ma maman elle s'en fichait à la limite. Nous, les enfants, on a vite oublié ce côté immigration, même moi je ne pensais plus au Vietnam... J'ai oublié mon pays en fait... C'est venu que bien plus tard que j'ai eu un retour aux racines. [...] Dès que j'ai été naturalisé français en 2009, la première chose que j'ai faite c'était d'aller dans une agence de voyage [...] et de prendre un billet pour le Vietnam. Trois mois plus tard je partais au Vietnam. Depuis, le Mékong coule dans mon sang. Avant d'avoir mes 18 ans, mon père ne voulait pas que j'aie la nationalité française. J'ai su tout récemment pourquoi... Mon père voulait que l'on retourne là-bas, au Vietnam, combattre le régime en place. »

Tuan Anh Nguyen

« Pendant la période de la guerre, je passais beaucoup plus de temps dans les activités militantes que dans les études, notamment à partir de 1965, lorsque la guerre a pris de l'ampleur au Vietnam. C'est en participant à ces associations que j'ai perfectionné mon vietnamien (écrit et parlé). [...] L'association dans laquelle j'ai milité a existé jusqu'à la fin de la guerre. C'était une association qui militait contre la guerre au Vietnam. Et ensuite elle s'est transformée puisqu'après il y a eu une restructuration de l'ensemble des organisations vietnamiennes. [...] Je suis retourné au Vietnam pour la première fois après la fin de la guerre en 1975. Désormais, je retourne à Hô-Chi-Minh tous les 4-5 ans. J'ai des amis de la communauté qui y retournent beaucoup plus souvent. »

Minh Tran

« Je suis allé rendre visite à de la famille vietnamienne qui avait immigré aux USA. En rentrant en France, je me suis dit qu'il fallait que je fasse un effort et que je redevienne un peu plus vietnamien. Et donc je me suis inscrit à l'INALCO (pour faire du chinois et du vietnamien). Mon père me mettait à l'épreuve après les premiers cours, il me disait : « vas-y, parle ». Bon, j'ai dit quelques mots... et mon père m'a répondu : « C'est ça que tu disais en anglais à la famille ?! ».

Paul Pham, fils de Joe Pham

« Mes parents sont retournés au Cambodge dans les années 1985-1986, plusieurs fois, pour voir leurs amis. Mais beaucoup d'entre eux en même temps à cette époque étaient partis aux Etats-Unis, à cause des Khmers rouges. Moi, je suis retourné au Cambodge plus tard, je voulais y retourner uniquement pour le travail, et je l'ai fait dans les années 2000-2003. Mon premier voyage s'est fait dans le cadre du travail. C'était la première fois que je retournais au pays, je n'avais jamais voulu avant. L'idée était de retrouver en même temps ma famille qui restait, de retrouver ma maison, et de revoir les endroits où j'ai vécu enfant. Les premiers jours, je ne pouvais pas. Je ne sortais pas de la chambre d'hôtel. Ça a duré une semaine. J'étais comme bloqué. La nuit, je faisais des cauchemars. J'avais peur de sortir et de voir que tout ce passé avait été gommé, effacé de la réalité. Et ça s'est vérifié. Je n'ai pas retrouvé les quartiers où j'ai vécu, les maisons. Même les personnes n'étaient plus là, elles étaient parties au Vietnam. »

Akhara Heng

« L'intégration culturelle [de sa mère] ne s'est jamais faite en France. Elle va tous les deux ans au Cambodge. Elle a été au chômage partiel pendant le covid, elle était moins payée que d'habitude, donc n'a pas pu économiser pour partir dernièrement. Ma grand-mère ne mange plus de viande depuis la guerre, elle meurt à petit feu car elle ne mange pas beaucoup [...] Donc ma mère souhaite aller la voir avant qu'elle ne quitte cette terre. Selon elle, la vie va vite, elle a une vie vraiment métro-boulot-dodo, ça ne l'enchanté pas trop, alors qu'au Cambodge les journées sont plus tranquilles. Elle a toujours assimilé les périodes de travail à la France, et les périodes de vacances au Cambodge. »

Claire Lam à propos de sa mère

FAMILLE

« Je suis marié et j'ai une fille, ma femme est à cheval entre la France et le Vietnam parce qu'elle travaille au Vietnam. Ma fille est actuellement au Vietnam. Comme sa mère, elle travaille dans le cinéma. Elle est née en France. Je ne me suis jamais posé la question de la transmission avec ma fille. J'ai considéré que c'était normal puisqu'elle vivait avec nous, elle recevait tout ce qu'on lui donnait naturellement. »

Minh Tran

« Ce qui nous a surtout marqué une fois arrivés en France, c'est l'isolement. Au Vietnam, on avait l'habitude de vivre avec notre famille, dans la même maison. Chaque enfant avait sa chambre, mais vivait avec son mari ou sa femme. Dans notre famille, on était dix. On partageait les pièces [de vie] communes. Ici, on vivait qu'à deux, c'était dur. La solitude nous a pesés, même avec l'arrivée des enfants. Si nous avions pu, nous aurions rejoint le reste de notre famille aux Etats-Unis. »

Xiu Yang

« J'essaye toujours de dire quelques mots à mes enfants, en mangeant, à des repas familiaux. Parce qu'on a passé plus de temps ici en France que dans notre propre pays. J'essaye toujours de les inciter discrètement à aller visiter. Alors mes fils sont déjà allés au Laos, et ça leur plaît bien. Le Laos c'est un tout petit pays, toutes les découvertes sont bonnes, ça enrichit votre connaissance, votre esprit. Il n'y a pas mieux qu'un retour aux sources, voir, voyager. Je suis grand-père neuf fois, j'ai neuf petits-enfants maintenant. »

André Seng

ENJEUX DE GENRE

Il est d'autant plus difficile de parvenir à s'intégrer au pays d'arrivée lorsque l'on subit en plus des discriminations liées au genre. Certaines normes genrées (comme par exemple le fait que les femmes soient perçues comme devant rester au foyer, à s'occuper des tâches ménagères, porteuses du "travail de care") peuvent mettre à mal les différentes étapes clés d'un processus d'intégration. Les freins empêchant d'accéder à l'éducation et à des cours de langue pérennisent la non-intégration et le sentiment d'étrangeté à l'égard du pays d'arrivée. En découle une augmentation de la vulnérabilité et de la précarité des femmes migrantes : par exemple, le fait de ne pas bien parler une langue réduit grandement les chances d'accéder à un emploi bien rémunéré. Les femmes qui disposent d'emplois précaires sont également moins bien payées que les hommes. Pour certaines d'entre elles, elles ont subi des violences physiques, émotionnelles et sexuelles, ce qui ne fait que renforcer la situation de vulnérabilité dans laquelle elles peuvent se trouver.

« Dans les camps de réfugiés, ma mère raconte qu'adolescente, elle devait s'amochir... Tout le monde avait une coiffure 'réglementaire', notamment au niveau des filles mais elle, elle voulait se les couper encore plus courts pour être moche, pour pas que les vieux messieurs la touchent. »

[...]

Officiellement, quand elle est arrivée en France, mon arrière-grand-mère lui a fait perdre 4 ans sur ses papiers officiels parce qu'elle pensait que ça l'aiderait [pour rattraper son niveau de scolarité et son niveau de français à l'école]. Cela ne facilite pas la vie de ma mère, car aujourd'hui elle a normalement 58 ans, mais pour l'Etat elle en a 54. Elle devra attendre plus longtemps pour partir à la retraite, alors que son corps, lui, ne pourra peut-être pas.

[...]

En plus de tout ça, la vie de ma mère n'a pas été simple. Elle a très vite été habiter chez une grande tante à elle, pensant qu'elle pourrait continuer ses études. Mais cette tante l'a retenu au « foyer », en lui interdisant de faire des formations, de passer le permis, de sortir. Elle devait rester à la maison et s'occuper du foyer, c'était

comme une espèce de reconnaissance envers la grande tante qui l'avait recueillie. Ça a eu des conséquences sur toute sa vie et encore aujourd'hui. Je me souviens que, pour les réunions de parents, elle envoyait mon frère parce qu'elle ne parlait pas français. Elle a très, voire trop, vite trouver un mari pour y échapper, mon père, mais mon père s'est révélé être un homme violent et alcoolique. »

Sophie Lam raconté par sa fille

« Ma mère travaillait dur, elle commence à faire des nems, quelques paquets de nems pour livrer dans les boutiques exotiques dans le coin, et la nuit elle travaille comme couturière pourtant elle n'a jamais vu une machine à coudre. [...] À la mort de mon père, elle s'est retrouvée avec ses 6 enfants, veuve, qui ne parle pas un mot de français, qui ne sait même pas lire ni écrire français. Alors elle commence à doubler les efforts pour pouvoir nous faire vivre. »

André Seng

« Mon père parlait beaucoup mieux français que ma mère. Mon père, quand il est arrivé, à tout de suite lancé son entreprise de construction et ma mère travaillait avec lui, pour l'administratif. Après sa faillite, ma mère a dû retrouver du travail, mais elle ne parlait pas bien le français. Donc, pour être intégrée complètement et trouver du travail elle a appris à parler français. Elle a fini par trouver, tandis que mon père, avec la faillite, a perdu la maison qu'il avait dans laquelle on vivait... On est parti vivre en H.L.M.»

Akhara Heng

ENJEUX DE CLASSE

Au-delà des conditions liées à la maîtrise de la langue française et des liens sociaux préexistants dans le pays d'accueil, l'intégration des personnes réfugiées dépend aussi des ressources économiques et financières dont elles disposaient à leur arrivée. Pour les rapatriés issus des classes sociales pauvres ou modestes, la fuite, souvent réalisée dans l'urgence, est chaotique et la violence y est d'autant plus présente. Pour celles et ceux issues des classes sociales les plus aisées, les conditions pour trouver un refuge sont moins difficiles. Mais les traumatismes liés aux processus d'exil se retrouvent pour tout-e migrant-e, qui, en plus d'avoir connu l'insoutenable violence de la guerre, a quitté sa terre natale et perdu son cadre de référence originaire. En laissant derrière elle tout ce qu'elle possédait, l'écrasante majorité des personnes issues des classes sociales les plus aisées ont subi un déclassement social très violent, se retrouvant dans des milieux sociaux parfois très éloignés de celui dont elles étaient originaires.

« Mon père a fait des études de droit et de lettres. Il est venu ici faire des études universitaires, donc il parlait très bien français. Ma mère, moins. Elle parlait français mais elle n'a pas fait d'études jusqu'à l'université. (...) Je suis arrivé ici, j'ai habité à Paris puisque mes parents avaient un logement à Paris. [...] Ils sont venus ici du côté de ma mère car ils étaient les plus fortunés, du côté de mon père, ils n'avaient pas les moyens d'envoyer les enfants à l'étranger. »

Minh Tran

« Je pense qu'à un moment ma famille était très riche et à d'autres moments on était très pauvres. A un moment, mon père avait fait 4 faillites, mais je me souviens d'un moment où un chauffeur venait me chercher à l'école. A ce moment-là, on était très riches. Et je pense que lorsqu'ils sont partis du Vietnam pour le Cambodge, c'est parce que l'entreprise avait fait faillite à ce moment-là. »

Akhara Heng

« [À propos du déclassement vécu par son père] Je pense que c'est ce qui a causé la mort de mon père. Parce que le changement à cet âge-là, c'est pas évident. Se retrouver dans une H.L.M, avec toutes les bonnes et mauvaises choses à côté. Lui qui aime bien le calme, était cadre supérieur dans son pays, avec sa petite maison, sa voiture... Ça l'a complètement changé... [...] Il faut s'imaginer qu'au pays, il était en costume-cravate pour aller travailler. Ici, il partait en portant un bleu de travail. Lui qui n'a jamais bu une goutte d'alcool, il commence à boire quelque temps avant sa mort. »

André Seng

SOUVENIRS DE GUERRE

AVERTISSEMENT : CES TÉMOIGNAGES CONTIENNENT DES RÉCITS DE VIOLENCES AYANT EU LIEU DANS LE CONTEXTE DES GUERRES INDOCHINOISES ET DU RÉGIME DES KHMERS ROUGES AU CAMBODGE. CERTAINS PASSAGES PEUVENT ÊTRE DIFFICILES À LIRE.

Souvenirs physiques, visuels, olfactifs ou encore sonores, la guerre laisse des traces. Durant leurs récits, certaines personnes nous ont fait part de ce qu'elles et leurs proches ont pu vivre pendant les guerres d'indépendance ou le régime des Khmers Rouges au Cambodge, et les conséquences, parfois prolongées, de ces conflits sur leur vie en France.

« Malheureusement, j'ai des souvenirs qui sont encore au plus profond de moi : des éclairs, dans le ciel on voyait des éclairs, mes parents disaient que c'étaient des feux d'artifices mais ça durait un peu trop longtemps, au bout d'un moment ils ne pouvaient plus me mentir. J'ai aussi des odeurs, c'est très olfactif, c'est très sonore, des odeurs de jungle, d'explosions. J'ai aussi cette vision de mon oncle qui revenait d'une mission de je ne sais où, et je le revois encore... je le vois tout en treillis, avec son M16 sur les épaules, puis un bruit strident et une explosion. En fait, c'était un tir de mortier, il s'est fait exploser, j'étais pas si loin que ça j'étais à 200 mètres... Je n'ai pas compris tout de suite parce que je le voyais arriver au loin.

[...]

Sur le moment, je pensais pas avoir de trauma, c'est arrivé plus tard... Pas dans mon enfance mais vers la fin de mon adolescence... La vie a fait que j'ai rencontré des copines qui dans la nuit... Elles ne comprenaient pas... je criais ! Même maintenant ça arrive encore. J'ai une application de téléphone qui permet de s'enregistrer la nuit, ça me permet de surveiller mon sommeil, et je sais que ça arrive encore. Alors j'ai été voir un psy, c'est là qu'il m'a parlé de trauma. »

Tuan Anh Nguyen

Ma mère me racontait qu'une des tortures que les Khmers rouges faisaient c'était de mettre un sac plastique sur la tête de la personne, de la mettre au soleil et de lui frapper la tête. C'est ce qu'ils ont fait à ma grand-mère.

[...]

«La guerre a eu des conséquences dans son comportement. C'est chez tous les parents asiatiques qui l'ont vécu... Quand on est à table, il n'y a pas un repas où il n'y a pas de riz. Ça a l'air banal mais en réalité c'est super important pour eux. Par exemple, quand on dit à ma mère que parce qu'elle a du cholestérol il ne faut pas qu'elle mange trop de sucre [le riz blanc contient du sucre], alors elle me dit que pendant la guerre ils avaient trois cuillères à soupe de riz sec par personne, par semaine, et parfois par famille. Donc pour eux c'est un traumatisme qui a fait qu'à leur arrivée en France, ils se sont dit qu'ils ne voudraient jamais manquer de rien.

[...]

Ça reste difficile de parler de la guerre avec ma mère. Par exemple, le film "La déchirure", elle refuse de le voir, car elle a vécu la guerre, elle n'a pas besoin de revivre ça, surtout qu'il y a des passages très réalistes. »

Sophie Lam, raconté par sa fille Claire

« Mon grand-père nous avait prévenu que nous ne pourrions pas rester au Laos, car ma famille a travaillé pour l'armée française. Pour fuir les potentielles persécutions, mon grand-père a envoyé ses enfants s'installer à Vientiane, qui est la capitale du Laos... La plupart du trajet qu'ils ont fait c'était à pied... 450 km. Mes parents, mes oncles et tantes ont fui à travers la jungle. À pied, c'est l'exode, c'est pas du 'trekking'... Ils ont mis 2-3 mois pour arriver à Vientiane.

[...]

Puis, quelques années après, ils [les soldats] sont venus trouver mon père. Deux-trois camions avec une vingtaine de soldats se sont présentés devant notre maison. Ils ont demandé à quelques domestiques qui travaillent pour la maison «Est ce que monsieur Seng il est là?». Mon père, qui les avait repérés de loin, avait fui. Dans ces années-là, quand on vous arrête, on ne vous revoit plus après. Alors mon père est sorti de la maison par la porte de derrière, il a échappé à l'arrestation voire à l'exécution... À quelques minutes près. Après ils nous ont forcé à ouvrir le portail, ils sont venus fouiller toute la maison. Tout était sens dessus dessous et voilà. Mon père était parti se cacher pas loin du bord du Mékong.

[...]

Nous avons ensuite rejoint mon père et fini 5-6 mois dans un camp en Thaïlande. C'était des paillotes, on dormait par terre, vous voyez ce sont les tentes en tissu de l'ONU, de l'UNICEF... Comme vous voyez certaines images en Syrie, au Moyen-Orient aujourd'hui, c'était ça, des terrains vagues clôturés avec des tentes, et là-bas le climat pendant la mousson c'était dur, c'était de l'eau partout, de la boue partout, vous ne dormez pas forcément assez. »

André Seng

CONCLUSION

Toutes les personnes dont vous venez de lire les témoignages ont fait part des enjeux et des étapes de leurs parcours de migration et d'installation en France, ainsi que des évènements marquants qui les ont jalonnés. Toutes ces histoires sont uniques. Certaines personnes racontent leur passage douloureux, parfois même traumatisant, par des camps de réfugiés et les conditions de vie particulièrement difficiles en leur sein. Beaucoup parlent de la difficulté de devoir abandonner famille, ami-es et leur mode de vie dans la fuite, quand d'autres parlent au contraire d'une décision personnelle et volontaire de s'installer en France, indépendamment de la guerre.

Malgré le fait qu'il existe des difficultés et des processus communs aux parcours des différentes personnes issues de l'immigration asiatique des années 1960-1980, ces échanges nous ont permis de confirmer l'évidence qu'il n'existe pas de parcours de migration type. Leurs spécificités dépendent des conditions sociales et économiques de chaque personne. Nous en voyons un exemple à travers les conditions d'accès au logement : certain-es ont été installé-es dans des centres provisoires d'hébergement et ont été contraint-es d'y rester longtemps, malgré la régularisation de leur situation ; d'autres accédèrent à des logements en location, voire à la propriété. Par ailleurs, beaucoup de migrant-es issu-es de milieux aisés parlaient déjà le français à leur arrivée.

Autre élément important : le genre. Les parcours d'exil et d'installation en France furent d'autant plus compliqués pour les femmes migrantes : elles ont fait face à plus de difficultés pour accéder aux soins, aux formations professionnelles, à l'emploi ou encore à l'apprentissage du français que les hommes. Elles ont été souvent en situation de dépendance, que ce soit auprès d'un membre de leur famille ou de leur mari.

Toutes ces difficultés rencontrées par ces personnes ont eu des conséquences durables sur leur processus d'intégration et leur vie sociale, en particulier en atteignant le grand âge.

La majorité des séniors immigrés souffre d'un non-recours aux droits sociaux et d'un accès aux soins défaillant. Au-delà des effets liés aux difficiles conditions matérielles, l'effritement du lien social contribue à la dégradation de l'état de santé des personnes âgées. Or la souffrance sociale des séniors immigrés en France, à fortiori d'origine asiatique, est mal mesurée. Peu d'études s'intéressent à cette catégorie très précise de la population et à l'identification de leurs besoins spécifiques, qui pourtant permettraient d'améliorer la prise en charge de ces séniors vulnérables tant par les services publics en charge du lien social que les structures privées et associatives.

La population des séniors d'origine asiatique verrait-elle sa vulnérabilité minimisée par toute une série de stéréotypes encore aujourd'hui bien ancrés dans l'inconscient collectif de la société française ? En effet, il existe une tendance sous-jacente à penser que l'importation du système familial en Asie, basée sur le principe confucéen de piété filiale, prémunirait les séniors d'origine asiatique ici en France de subir toute forme d'exclusion sociale : les enfants et les petits-enfants, qui en plus du devoir d'obéissance envers leurs aînés, se sacrifieraient pour assurer leur bien-être physique et matériel. Or, s'il peut être vrai que cet imaginaire imprègne encore les sociétés confucéennes aujourd'hui dans le monde, en France, ce principe se retrouve de moins en moins en pratique, et les séniors asiatiques, comme la majorité des séniors quelle que soit leur origine, subissent de plein fouet l'effritement du lien social.

Un autre stéréotype dit « positif » a été longuement véhiculé : les Asiatiques seraient une « minorité modèle », parvenue à mieux s'insérer que les autres populations immigrées. Ceci a pour effet d'occulter les mécanismes d'oppression qu'ils expérimentent, comme s'ils ne subissaient pas de phénomènes racistes depuis leur arrivée en France. Cela aurait-il également l'effet de masquer les vulnérabilités subies par les séniors d'origine asiatique aujourd'hui en France ?

Quoi qu'il en soit, il existe une certitude : le besoin de mieux prendre en compte la réalité de la présence d'immigré-es âgé-es en France passe par une meilleure connaissance de leurs situations sociales, familiales et professionnelles, associée à l'étude de leurs trajectoires et histoires de vie.

Références cinématographiques citées par les témoins :

Joffé Roland, La déchirure, 1984

Linh Viet, L'immeuble, 1999

Panh Rithy, S21, La machine de mort khmère rouge, 2003

Références bibliographiques citées par les témoins :

Castelly Lisa, Derrière le riz camarguais, l'histoire des Indochinois "immigrés de force" en Provence, le 7 octobre 2017

Daum Pierre, Immigrés de force: Les travailleurs indochinois en France (1939 - 1952), 2009

2022 © BATIK International


Photo © de Hanna Zaworonko-Olejniczak

Conception :

Clémentine Bonnafé

Kieu Nguyen Tan

Flora Baron



Ce livret est le fruit d'une collaboration entre l'Université Paris Cité et l'association BATIK International. Depuis janvier 2021, les deux structures ont parcouru le 13^{ème} arrondissement de Paris - parfois même au-delà - pour écouter les histoires de vie des séniors originaires d'Asie du Sud-Est et installés en France depuis plusieurs dizaines d'années.

Cet ouvrage est donc un recueil de témoignages présentant les parcours de migration de huit séniors et leur installation en France. Ces récits de vie permettent d'ouvrir des pistes de réflexion pouvant servir de point de départ pour de futurs travaux d'investigation socio-historique.



BATIK International

64, rue Clisson 75 013 PARIS
+33 (0)6 89 68 88 62
contact@batik-international.org

Université Paris Cité

45 Rue des Saints-Pères,
75006, PARIS
01 57 27 65 67

Avec le soutien de

